

Une leçon...

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 24 août 1934

Mais il est des gens qui refusent de se laisser admonester, quels que soient les exemples édifiants qui les aient précédés ; qui refusent de tirer la leçon, si clairement et si véritablement que parlent devant leurs propres yeux les enseignements du passé, ne laissant pourtant nulle place au doute ni à l'incertitude. Ils voient la vérité, claire et manifeste, et pourtant ils lui ferment leur esprit et leur cœur ; ils voient la lumière, radieuse et incontestable, et pourtant ils ferment les yeux pour ne pas la voir ; l'air même, autour d'eux, tremble de la voix de la vérité, s'élevant jusqu'à toucher le ciel, et pourtant ils se bouchent les oreilles pour que ni sa source ni son écho ne les atteignent jamais. C'est qu'ils ne veulent ni de la vérité, ni de rien qui y ressemble ; ce qu'ils veulent, c'est un profit immédiat, une existence éphémère, un plaisir à saisir partout où il se présente, des occasions à dérober partout où elles surgissent. Ils ne se soucient nullement de réfléchir à ce qui fut, nullement de s'interroger sur ce qui sera ; tout ce qui les préoccupe, c'est de dérober leur propre vie et leurs propres plaisirs à ce qui existe présentement. Et une fois qu'ils ont obtenu ce qu'ils cherchent, alors malheur à ceux qui les ont précédés, et malheur à ceux qui viendront après eux.

De telles gens ont annulé leur propre esprit et leur propre cœur — annulé entièrement, comme le disait feu Saad, que Dieu ait son âme. De telles gens ont été créés pour être comptés parmi les hommes, et se contentent d'être comptés parmi les vivants. Ils voient un peuple tout entier, uni dans son jugement, ferme dans sa résolution, d'une seule voix pour déclarer qu'il doit être maître sur son propre sol, libre dans sa propre patrie, en charge de ses propres affaires — et pourtant ils refusent de croire ce peuple, refusent même de croire que ce peuple voit ce qu'il voit, déclare ce qu'il déclare, veut ce qu'il veut. Ils se façonnent un monde faux, artificiel, pour y vivre, peuplent ce monde de rêves et d'illusions, l'inondent d'espoirs et de vœux, puis s'affairent dans ces mensonges mêmes sans y trouver la moindre peine ni le moindre effort — car ils ont perdu cette faculté même qui leur permettrait de reconnaître la peine ou l'effort, et sont devenus de simples instruments de plaisir et de jouissance, rien de plus.

De telles gens traversent la vie, ou plutôt la vie les traverse, sans qu'ils y laissent la moindre empreinte, ni qu'elle les touche en retour ; ils

ne sont qu'un rêve lourd et haïssable, dont les gens ressentent le poids et la haine, et dont les gens s'irritent le plus amèrement — simples instants de nuit, ou instants de jour — jusqu'à ce que, s'éveillant et regardant autour d'eux, ils ne voient rien et n'entendent rien, et ne se parlent entre eux que de ce que voit et ressent un dormeur dans son sommeil, de ce que l'on ressent dans un rêve aussi lourd et aussi haïssable.

De telles gens, s'ils méritent quelque chose, méritent la pitié et la compassion, la sollicitude et la sympathie — car ils sont misérables jusqu'aux dernières limites de la misère, malheureux jusqu'aux confins les plus reculés du malheur. Et quelle misère égalerait l'annulation de l'esprit, quel malheur égalerait la perte du sentiment ? Ne vous laissez pas tromper par l'influence et le rang que vous leur voyez, par le prestige et l'autorité, par le luxe et l'abondance — car la valeur de la vie d'un homme ne se mesure pas au plaisir qu'il atteint, ni à la puissance qu'il détient, mais à la trace qu'il laisse, à l'œuvre qu'il établit, à ce qu'il bâtit dans l'âme et le cœur de ses contemporains sous la forme de ces monuments élevés et impérissables qu'une génération transmet à l'autre.

Ils voyaient l'amour de tout un peuple pour Saad, tout un peuple se rassembler autour de Saad, tout un peuple suivre Saad — et pourtant ils refusaient de croire ce qu'ils voyaient, refusaient de le reconnaître, et persistaient à faire la guerre à Saad et à sa cause, à s'acharner contre Saad et ses compagnons, y dépensant leur temps et leurs efforts, y usant leurs capacités et leurs forces, n'y rencontrant que défaite sur défaite — et rien de tout cela ne leur profitait, parce qu'ils ne voulaient pas en profiter ; rien de tout cela ne leur enseignait rien, parce qu'ils ne voulaient rien apprendre ; et rien de tout cela ne faisait qu'accroître leur acharnement dans la ruse et l'intrigue, et durcir leur obstination et leur entêtement.

Puis Saad mourut, et de faux espoirs les trompèrent, des rêves mensongers les séduisirent, et ils s'imaginèrent qu'ils pourraient désormais dominer un peuple privé de son chef — aussi redoublèrent-ils leur guerre, poussèrent-ils plus loin encore leurs intrigues, se livrèrent-ils avec plus d'excès encore à la ruse, et persistèrent-ils dans l'effort et le labeur. Et lorsqu'ils regardèrent, ils constatèrent n'avoir rien obtenu, n'être arrivés à rien — car si la personne de Saad était morte, son esprit s'était répandu en chaque Égyptien, redonnant vie aux cœurs, fortifiant les résolutions, et faisant que ce peuple refusât de se contenter de rien de moins que d'être honoré, libre, et véritablement, authentiquement indépendant.

Quelques-uns d'entre eux crurent à la vérité dès qu'elle parut, se soumirent à la preuve dès qu'elle devint manifeste, déposèrent les armes, revinrent à la droite voie, et suivirent le chemin qu'avaient pris les autres, redressant ce qu'ils avaient corrompu dans leurs propres affaires, et s'employant avec zèle à réparer leurs torts. Mais la plupart d'entre eux continuèrent comme ils avaient toujours été — insoucians et distraits, imprudents et aventureux — ayant fait de cette ruse contre le peuple, de cette intrigue contre lui, un métier dont ils tiraient leur subsistance, un moyen de gagner leur vie.

De telles gens voient les Égyptiens, chaque jour, se souvenir de Saad et de sa cause, aimer Saad et sa cause, demeurer fidèles à Saad et à sa cause — et pourtant ils n'en tirent ni avertissement ni leçon, mais se rapprochent au contraire, par leur guerre contre la vérité, de ceux qui peuvent les aider à obtenir ce qu'ils cherchent dans cette vie, une vie qui ne sert absolument à rien à ceux qui la poursuivent.

De telles gens voient les Égyptiens, chaque année, honorer la mémoire de Saad plus pleinement qu'ils ne l'honoraient l'année précédente, leur cœur s'emplissant toujours davantage d'amour pour Saad, leur esprit s'emplissant toujours davantage de vénération pour Saad, ses partisans se renforçant toujours davantage dans leur dévouement à sa cause — et pourtant rien de tout cela ne les admoneste, rien ne les persuade, rien ne les détourne de l'obstination dans laquelle ils persistent ; car ils ne veulent nulle admonestation, ne cherchent nulle persuasion, ne désirent nul retour à la vérité, mais ne se soucient que de leur propre subsistance, et de dérober tout le plaisir qu'il est possible d'y dérober.

De telles gens ont vu, hier, qu'il ne restait pas un seul Égyptien, dans toute l'Égypte, qui ne se souvînt de Saad et ne l'aimât, qui n'honorât sa mémoire et ne tânt à la réalisation de sa cause ; et ils verront la même chose aujourd'hui, et la verront demain, et la verront chaque jour, exactement ce qu'ils ont vu hier, exactement ce qu'ils ont vu avant-hier — mais ils poursuivront le même déni et le même reniement dans lesquels ils ont toujours persisté, car leur vie ne peut se soutenir que par le déni et le reniement.

De telles gens s'imaginent habiles, et se flattent que la puissance soutenue dont ils jouissent prouve leur propre capacité et leur propre habileté — mais ils oublient, et combien ils oublient, que cette puissance ne leur vient pas d'eux-mêmes, mais leur vient de sources tout autres, des

sources qui ne se soucient guère de savoir si les Égyptiens ont raison ou tort, mais se soucient seulement que les Égyptiens demeurent soumis à l'autorité coloniale, rien de plus.

De telles gens s'imaginent tromper le colonisateur lorsqu'ils lui laissent croire qu'ils sont capables de soumettre l'Égypte — mais ils ignorent, et combien ils ignorent, que le colonisateur est trop habile pour jamais se laisser tromper, trop rusé pour jamais se laisser égarer, et sait parfaitement que ceux qui croient le tromper, se servant de lui pour assurer leur propre subsistance, ne trompent qu'eux-mêmes — car c'est lui qui les trompe, et se sert d'eux à son tour pour humilier un peuple qui ne devrait jamais être humilié, et pour soumettre un peuple qui ne devrait jamais se soumettre.

Qu'elle était belle, cette guerre paisible et sans effusion de sang, dont les manifestations éclatèrent hier, magnifiques, dans toutes les provinces d'Égypte, lorsque les Égyptiens se rassemblèrent pour honorer la mémoire de leur grand chef — offrant, pour la première fois, ou la deuxième, ou la troisième, après la première, ou la deux-millième, ou la plusieurs-millième, la preuve la plus claire, la plus lumineuse, la plus durable, que ceux qui font la guerre à Saad et à la cause de Saad pour la liberté et l'indépendance, face à la foi unanime des Égyptiens en Saad et en sa cause, ne mènent aucune guerre véritable, ne luttent pour rien, ne défendent aucune opinion, et ne poursuivent la réalisation d'aucune cause — mais ne cherchent que leur propre subsistance, et ne cherchent rien au-delà de leur propre subsistance.

Qu'elle était belle, cette guerre magnifique, qui montra hier, comme elle l'avait montré la veille, et comme elle le montrera chaque jour, qu'un peuple peut être fort et inexpugnable, honoré et inflexible, et peut résister à la plus puissante nation de la terre avec pour toute arme la foi en la vérité et l'attachement à elle, l'amour de son chef et la fidélité qu'on lui garde, et l'union autour de ceux qui poursuivent sa cause. Que se laisse admonester qui veut se laisser admonester, que tire la leçon qui veut la tirer, et que persiste dans le déni qui ne peut vivre que dans les ténèbres du déni.